

accru depuis une quinzaine d'années et que les gens de lettres seraient bien de se préparer, par un apprentissage sévère et des études bien disciplinées, à donner les satisfactions nécessaires à un public qu'ils trouveront peut-être beaucoup plus exigeant, et avec raison, qu'ils ne sont portés à le croire.

Donc, messieurs mes confrères présents et futurs, et, vous, monsieur Arthur Buies, sachez que vous êtes encore bien au-dessous de ce que vous pouvez, et surtout de ce que vous "devez" être. Vous avez du talent, c'est possible, mais le talent sans l'étude est comme le diamant brut. Pour que le diamant ait de la valeur, il faut le façonner; et pour le façonner il faut savoir manier son outil. Tout est là, oui, tout est là... mais je dois vous prévenir que de tous les outils il n'en est pas de plus difficile à manier ni de plus dangereux que la plume; je dis cela à l'adresse de ceux qui s'en servent comme d'une pioche, mais non pour dévorer les autres qui, plus ils ont de mérite... et, plus sentent le besoin d'être soutenus et appréciés. Encore une fois, il n'en tient qu'à nous (plus ou moins — prenez la marge qu'il faudra) de devenir ce que nous devons être. Pour cela, en premier lieu, étudions; et, en second lieu, étudions.

Voyez, mes amis, la matière est abondante et féconde. Vous n'avez qu'à regarder autour de vous et à puiser à pleines mains. Nul pays ne se prête mieux que le nôtre aux grandes inspirations, à une littérature fortement nourrie et puissamment originale. Ne demandons à la vieille Europe que son expérience et ses modèles; quant au reste, prenons-le chez nous. Formons-nous aux grandes conceptions par le spectacle d'une grande nature; nous y trouverons des richesses qu'aucune main n'a encore effleurées, des sujets inépuisables qui ne demanderont que peu d'efforts à notre imagination et lui offriront des champs absolument vierges. Créons une littérature vraiment nationale, avec nos propres types, avec nos mœurs, avec notre genre de vie, avec notre caractère particulier; cela vaudra mieux que les calques démodés et les imitations stériles auxquels nous nous sommes trop abandonnés jusqu'à présent; rajouons le génie de la France dans des pages canadiennes, et s'il nous arrive de construire des monuments dignes de nous survivre, c'est le *Journal du Dimanche* qui se chargera de les transmettre à la postérité.

ARTHUR BUIES.

#### ANGE OU DEMON.

Dans le dernier numéro du *Journal du Dimanche*, votre chroniqueuse, Maud, s'est montrée un esprit... mais un esprit infernal. Le diable, dit-elle, lui a enlevé son mari. S'il avait le choix sur les deux époux, rien d'étonnant qu'il ait eu peur de Maud. Elle eut pu lui faire un rival là-bas.

Le caractère de cette femme, puisqu'elle se nomme ainsi, ressemblait passablement à une de mes amies, qui depuis que Maud

s'est peinte, s'est corrigée. Ce miroir l'a effrayée. Elle sera maintenant tout le contraire, par calcul. Elle faisait endurer le martyr à son pauvre mari qu'elle va adorer à présent pour ne plus ressembler à cette maussade.

Cette amie dont je parle — ce n'est pas en dire du mal puisqu'elle est encore bien pis que je ne la dis — ne faisait rien de ce que faisaient les autres. Au lieu d'être soumise à son mari, comme c'est le devoir d'une femme, elle était hautaine avec lui et commandait en maître absolu. Les paroles d'affection qui, chez la femme, révèle un cœur doux et aimant, se changeaient chez elle en froideur qui caractérise une âme de glace et un cœur de bronze.

Au lieu de s'attacher son mari par la mansuétude de son caractère, le dévouement et l'amour conjugal, comme font les autres femmes, elle le réduisait par la crainte, la violence et l'emportement. Nous, nous accompagnons nos maris par devoir et par plaisir, et nos maris sortent avec nous par complaisance, pour ne pas dire avec bonheur, car ç'aurait l'air un peu prétentieux; mais elle, elle sortait lorsque son mari était à la maison, et elle restait chez elle lorsque son mari sortait, ou elle le suivait de l'autre côté de la rue.

La femme de cœur cherche à rendre l'intérieur de la maison le plus agréable possible, afin de plaire à celui qu'elle a juré d'aimer toujours, mais cette femme bizarre — comme il y en a peu heureusement — n'était aimable que pour les autres. L'affection de son mari la rendait indifférente et l'admiration que lui prodiguaient les autres était le bonheur de sa vie. Les femmes la détestaient et les hommes la craignaient, même ceux qui faisaient semblant de l'admirer.

Le rôle de la femme est d'être vertueuse sans être bigotte, d'aller à l'église par devoir et non par curiosité ou par habitude, de plaire par la dignité de son maintien dégagé de toute affectation, d'être mise convenablement sans luxe et sans prétention, de ne pas dire du mal d'autrui et d'être charitable — même envers les autres femmes — mais cette amie était rendue à la chapelle lorsqu'elle devait rester avec son mari et à son retour elle critiquait méchamment les toilettes des autres femmes ou faisait des remarques disgracieuses sur le sermon; et s'il y avait une retraite, elle était au théâtre, avec des toilettes riches à la rendre ridicule.

Mondaine par nature, dévote par caprice, aristocrate plus par prétention que de naissance, affectée dans ses manières et gauche dans ses gestes, elle avait toutes les allures d'une parvenue qui cherche vainement à cacher son origine. Au lieu d'avoir toute la distinction d'une femme de mérite, elle ne faisait que la parodier.

Comme dans notre siècle les hommes ne sont pas trop dévots, au lieu de ramener son mari dans le chemin du devoir, elle l'en éloignait davantage. On sait pourtant que les hommes sont bons et bien disposés. La plupart du temps il suffit de leur demander de venir à l'église avec nous pour qu'ils viennent. L'influence de la femme sur le mari est grande; les

hommes le savent bien — et celle qui n'use pas de cette influence comme elle devrait le faire, est grandement coupable et même elle compromet parfois la paix et le bonheur de la famille. Au milieu des occupations graves et multiples qui occupent les hommes, on les voit parfois se matérialiser quelque peu, et on doit s'y attendre; mais la femme doit toujours être là à côté de son mari, comme son ange gardien, pour entretenir chez lui le culte du cœur et faire vibrer dans son âme les fibres de l'amour divin, dont l'amour conjugal n'est que l'écho.

Mais, elle, cette amie, paraissait ignorer le ciel et semblait aveugle des choses de la terre. Ne sachant pas distinguer ce qui est véritablement grand et digne, elle s'attachait à tout ce qui est petit et infime. Elle ne connaissait rien de la mission sublime de la femme et du rôle important qu'elle doit jouer dans la société. Au lieu de considérer la vie comme un devoir, elle en faisait une comédie sur le théâtre du monde, pour gagner les applaudissements de quelques insensés. Nous voyons encore de ces actrices qui passent sur la terre sans avoir eu le temps de connaître le but de la vie.

Lorsqu'elle voulait avoir un objet de toilette, elle boudait son mari tant qu'il ne lui avait pas donné. Cela la rendait insupportable.

L'homme ne cherche pas à abuser de l'autorité qu'il a sur sa compagne, mais il aime qu'on paraisse au moins consulter ses goûts, et ce n'est que juste. Nous, lorsque nous voulons avoir une robe dispendieuse, on ne la demande pas directement et on l'exige encore bien moins. Celle qui sait prendre son mari obtient tout ce qu'elle veut. Elle commence par l'attendrir un peu au moyen de paroles affectueuses et lui dit qu'elle a vu une bien jolie robe dans tel magasin et regrette qu'elle soit si chère. — "Tu la trouves de ton goût?" dit le mari. — "Je l'aimerais bien si elle était meilleur marché, mais c'est trop beau pour moi." — "C'est trop beau pour toi, ma femme?" répond le mari tout attendri, non ma chérie." — "Ah! tu veux que je la prenne," reprend la femme, avec un air de douceur angélique. Puis le tour est joué. Le mari est content et la femme est heureuse.

Si mon amie, si maussade, eût agi comme cela avec son mari, c'eût été le meilleur des hommes. Les maris sont ce que les femmes les font. Mais pour cela, il faut qu'une femme ait du tact, de l'esprit et du cœur. Moi, j'ai toujours remarqué que celles qui ont le plus d'amour-propre sont celles qui ont le moins de cœur et celles qui ont le plus de prétention sont celles qui ont le moins de jugement.

Eh bien! mon amie, cette femme si imparfaite, a trouvé si détestable le caractère de Maud qu'elle est complètement changée. Son mari croit à un rêve et craint toujours de se réveiller. Elle peut faire une femme parfaite, maintenant. Les femmes passent parfois aux extrêmes. Ainsi, Maud eût pu faire un ange, et elle a fait un démon. Cela confirme cette parole d'un auteur qui disait que *la femme est un ange ou un démon*. Néanmoins il y en a